Traduire

Revue française de la traduction

238 | 2018

Les coulisses du bénévolat

La recherche de l'équivalent préexistant en traduction proverbiale : une démarche obsolète

Yao Jean-Marc Yao

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1213>

DOI : 10.4000/traduire.1213

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 87-96

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Yao Jean-Marc Yao, « La recherche de l'équivalent préexistant en traduction proverbiale : une démarche obsolète », *Traduire* [En ligne], 238 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 29 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1213> ; DOI : 10.4000/traduire.1213

La recherche de l'équivalent préexistant en traduction proverbiale : une démarche obsolète

Yao Jean-Marc Yao

Introduction

La traduction des proverbes est une entreprise nécessaire dont la délicatesse est proverbiale. La difficulté de la tâche plonge les chercheurs dans des questionnements tels que : « Les formes sentencieuses : peut-on traduire la sagesse populaire ? » (J.-C. Anscombe, 2008) ; « Peut-on traduire un proverbe ? » (A. Wozniak, 2010) ; « Pourquoi est-il si difficile de traduire les proverbes ? » (A. Radulescu, 2013). À ces interrogations qui préfigurent du caractère ardu de la tâche, tous semblent presque unanimes pour proposer la recherche de l'équivalent préétabli comme solution traductive. Toutefois, si cette approche présente des attraits, le traducteur ne devrait pas céder à la tentation de s'y soumettre totalement, car elle cache plus de défauts qu'elle n'a de qualités. Dans ce travail, après avoir dressé un bref état des lieux, nous démontrons les insuffisances de cette méthode.

1. État des lieux

Une observation attentive de la littérature consacrée à la traduction des proverbes permet de se rendre compte que la méthode qui semble faire l'objet d'un consensus, à quelques exceptions près, est la recherche de l'équivalent préexistant. Les inconditionnels de cette méthode pensent que pour faire passer un proverbe d'un horizon vers un autre, il n'est point besoin de chercher midi à quatorze heures ; il faut tout bonnement recourir à un autre proverbe qui traite de la même vérité dans la langue cible, comme si ce dernier n'avait été créé que dans ce but.

À cet effet, pour M. Privat, la priorité du traducteur des proverbes devrait être une recherche documentaire et bibliographique permettant de déboucher sur l'identification de la correspondance préexistante du proverbe source dans la langue cible. C'est ce qui transparait dans ses propos : « Le premier pas de la démarche traductrice sera non pas un travail linguistique sur les mots mais une recherche bibliographique, à savoir rechercher l'équivalent

(ou les équivalents) préexistant dans la langue d'arrivée » (M. Privat, 1998, p. 283). Pourquoi développe-t-elle ce raisonnement ? Écoutons-la :

Les proverbes appartiennent à la sagesse populaire et la sagesse populaire étant universelle, il est loisible de penser que les mêmes vérités apparaissent sous des formes diverses d'une langue à l'autre. [Par conséquent, le traducteur] se doit de considérer le proverbe comme une métaphore morte, un figement et cherchera dans la langue de traduction la métaphore morte ou le proverbe équivalent. (M. Privat, 1997, p. 512)

J.-C. Anscombre (2008, p. 259) abonde dans le même sens mais il se veut beaucoup plus prudent, car il reconnaît que la recherche de l'équivalent pourrait se révéler beaucoup plus ardue qu'on ne le soupçonne. Il propose alors de rechercher l'équivalent catégoriel ; c'est-à-dire qu'un proverbe devrait avoir pour correspondant un proverbe, un dicton, un autre dicton, et ainsi de suite. Il le dit en filigrane : « à une forme sentencieuse d'une certaine catégorie il faut s'efforcer de faire correspondre une forme sentencieuse de la même catégorie ». Rechercher l'équivalent préconçu est devenu un leitmotiv pour les traducteurs de parémies (terme générique qui désigne l'ensemble des genres sentencieux), si bien qu'A. Radulescu ne peut échapper à la tentation. Pour elle, « le problème que le traducteur doit surmonter dans le cadre de la traductologie est d'abord de réussir à trouver un équivalent dans la langue cible » ; c'est également l'avis de G. Burbéa (2005), d'A. Wozniak (2010), de A. Smadi et S. Kakish et bien d'autres comme B. Glonti, J.P. Vinay et J. Darbelnet (1958), ou encore U. Eco (2006).

Face à un tel quorum, la voix d'une minorité qui s'évertue à ouvrir des soupiraux à la traduction parémique ne peut porter. Il s'agit d'une part de R. Ben-Achour (2015, p. 57) qui pense que tous les proverbes n'ont pas d'équivalent dans la langue cible et que s'emmurer dans une méthode de recherche de l'équivalent préétabli consisterait à remettre en question la traductibilité du proverbe. Il propose une traduction interprétative en s'appuyant sur la théorie de l'équivalence dynamique d'Eugène Nida. D'autre part, P. Rapatel (2010, p. 3), J.-P. Zouogbo (2008) et M. Conenna (2000) estiment que le traducteur doit être à l'écoute de la langue cible, qu'il doit s'inspirer de ce qui existe déjà afin d'adapter sa traduction aux canons morphologiques conventionnels de celle-ci, quitte à en créer au besoin selon M. Conenna (idem, 303). Ce qu'il convient de retenir, selon eux, c'est la conformité à la forme des proverbes de la langue cible puis la conservation du sens de l'original et non la recherche d'un équivalent préexistant.

Comme on peut le constater, les partisans de la recherche de l'équivalent sont de loin les plus nombreux ; mais nous sommes d'avis qu'il ne faut pas céder à cette tentation car cette approche dissimule, sous ses beaux atours, de terribles défauts qui en choqueraient plus d'un.

2. La traduction par l'équivalent préexistant : les errements d'une démarche

Dans cette partie, il sera premièrement question de montrer dans quel cadre l'on pourrait profiter de la recherche de l'équivalent proverbial déjà existant et, deuxièmement, d'insister sur les points qui font de cette méthode une démarche déficitaire de la traduction proverbiale.

2.1. La traduction par la recherche de l'équivalent préexistant, quand elle importe

La traduction par recherche de l'équivalent préexistant est une méthode que préconisent J.-P. Vinay et J. Darbelnet (1958) dans leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Selon leur définition, l'équivalence consiste

[à] rendre compte en mettant en œuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. [...] Les équivalents sont figés et font partie d'un répertoire phraséologique d'idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantivales, adjectivales, etc.

À leur suite, d'autres auteurs ont récupéré la méthode, pour leur compte, dans le traduire parémique ; c'est alors qu'une certaine dérive s'est instaurée. Mais avant d'aborder cette dérive, nous montrons dans la section suivante le contexte idéal de son application, car elle peut néanmoins s'avérer profitable.

2.1.1. Coïncidence proverbiale

Chaque langue, chaque peuple, crée et développe son champ parémique eu égard à ses expériences, son vécu, sa conception de son environnement immédiat et sa perception du cosmos. Comme l'écrit A. Wozniak (2010, p. 39) : « Chaque langue a développé son propre ensemble de parémies ». Cela sous-entend que les proverbes d'ici ne sont pas nécessairement les proverbes d'ailleurs ; certes. Cependant, il peut arriver, dans de rares cas, que deux langues différentes et de cultures éloignées aient formulé les mêmes. On peut observer les proverbes ci-dessous, appartenant à des horizons complètement distincts :

français : Chien qui aboie ne mord pas.

baoulé : *Alua ng'ɔ bo wowo ɔ ka-man* (Chien qui aboie wowo ne mord pas.)

français : Deux hommes se rencontrent bien, mais jamais point deux montagnes.

baoulé : *Oka nnyɔn be yia-a nun sange sran nnyɔn be yia nun* (Deux montagnes ne se rencontrent pas mais deux hommes se rencontrent.)

On constate que les deux langues se servent des mêmes mots, des mêmes référents pour créer un proverbe. C'est un cas de coïncidence proverbiale typique. Et pour nous, s'il faut traduire les proverbes en cherchant l'équivalent dans l'autre langue, c'est un contexte de coïncidence comme celui-ci qui devrait l'autoriser. Toutefois, convient-il d'avertir, lorsqu'on traduit

des langues éloignées, la chance de rencontrer ce genre de coïncidences s'amenuise d'autant plus que les environnements des uns et des autres diffèrent. En revanche, quand les langues sont proches et possèdent un fonds commun, on peut avoir la chance de tomber sur de telles coïncidences.

2.1.2. Affinité linguistico-culturelle

Une parenté proche entre des langues et des cultures peut favoriser la traduction par la recherche de l'équivalent préexistant. Lorsque les langues ont une origine commune, il y a de fortes chances que l'équivalent ait le même thème ainsi que la même forme (G. Burbéa, 2005, p. 224). C'est dire que si deux langues ont une origine commune, il est loisible de trouver le même proverbe avec la même formulation ici et là. J.-C. Anscombe relève un exemple où les langues indo-européennes ont copié le proverbe latin *una hirundo non effecit ver* (« Une hirondelle ne fait pas le printemps ») ; observons :

esp. Una golondrina no hace verano ; cat. Una orenata no fa estiu ; ital. Una rondine non fa primavera ; angl. One swallow does not make a summer ; all. Eine Schwalbe macht noch keinen Sommer ; suéd. En svala gör ingen sommar ; port. Uma andorinha não faz primavera ; gallicien Unha andorinha soa non fai verán ; russe Odna lastochka vesnij ne delaet [...]. (cf. J.-C. Anscombe, 2008, 258)

Il ajoute qu'il ne s'agit pas là d'un cas marginal et il en donne un autre exemple.

[...] sur le modèle latin Canes qui plurimum latrant, perraro mordent, on a formé en français Chien qui aboie ne mord pas, Perro ladrador poco mordedor en espagnol, Gos que lladra no mossega en catalan, A barking dog never bites en anglais, Can che abbaia non morde en italien, Cão que ladra não morde en portugais, etc. (J.-C. Anscombe, idem)

Dans ces conditions, la recherche de l'équivalence apparaît commode pour transmettre les proverbes d'une langue à l'autre. Au-delà de ce contexte et de celui de la coïncidence proverbiale entre langues distantes, la recherche de l'équivalence préétablie perd tout son sens et est empreinte de nombreux manquements.

2.2. Failles de la méthode de recherche de l'équivalent

Pour défendre le point de vue selon lequel les proverbes sont taxés d'intraduisibles, on a développé une thèse soutenant la nécessité de parler d'équivalence dans la transmission du proverbe d'une langue vers une autre plutôt que de traduction. Cette opinion rendue célèbre par J.-P. Vinay et J. Darbelnet (1958) a évolué et continue à être mise en avant aujourd'hui. I. El Ouafa (2015, p.58) estime, au nom de la communication et considérant le proverbe comme un médium, que la meilleure façon de les appréhender est la recherche de l'équivalent préétabli. Cette opinion s'inscrit dans une longue tradition ; l'habitude étant une seconde nature,

tout le monde se range du côté de la tendance consistant à soutenir la recherche de cet équivalent sans chercher à explorer d'autres pistes de résolution. Il serait temps de s'affranchir du culte voué à cette méthode masquant avec élégance la négation du dynamisme de la connaissance. Dans le présent article, nous nous attardons sur ces insuffisances selon quatre niveaux d'argumentation qui sont : la non-coïncidence sémantique (culturelle) des équivalents, le déracinement cognitif qui découle de la non-prise en compte de la lexiculture, le non-découpage des différentes catégories sentencieuses dans toutes les langues et le manque d'équivalents préexistants.

2.2.1. La non-coïncidence sémantique

À trop vouloir rechercher l'équivalent – qui existe *de facto* dans la langue cible – les traducteurs sont, souventes fois, réduits à donner des équivalents qui ne rendent pas le sens de départ ou le rendent avec des extensions qui n'existent pas dans celui de la langue de départ. Le fait est que, même à l'intérieur du champ parémique d'une même langue, les proverbes ne sont pas toujours substituables par leurs synonymes car il y a toujours une nuance de sens. G. Burbéa (2005, p. 223) le relève en ces termes : « Il y a peu de proverbes pour lesquels nous pouvons affirmer qu'ils sont 100 % synonymes et substituables dans tous les contextes ». En effet, il existe des proverbes hyponymiques et des proverbes hyperonymiques ; les premiers dénotent une situation spécifique bien précise tandis que les seconds ont tendance à représenter une situation beaucoup plus générale. En remplaçant l'un par l'autre, on risque d'étendre ou, au contraire, de réduire la portée de la formulation d'origine. Il en est de même lorsqu'on trouve à un proverbe de départ un proverbe équivalent dans la langue d'arrivée, comme on peut l'observer à travers cet exemple proposé par M. Carteron (2002, p. 9) :

baoulé : *Adua mɔ bo wowo ɔ ka-man* (Chien qui aboie wowo ne mord pas.)
 équiv : Les tonneaux vides font le plus de bruit.

Alors que le proverbe baoulé singularise, son équivalent français généralise ou pluralise. Il en va de même pour l'exemple ci-dessous, dans lequel l'équivalent français spécifie le point de vue tandis que l'original se veut plus ouvert, plus généralisant :

baoulé : *Nzue yi dan ɔ bo klɛ nuan* (Quand la rivière est en crue, cela surprend le crapaud.)
 équiv : Les grandes douleurs sont muettes. (Idem, p. 34)

En plus des écarts hyperonymie/hyponymie, certains équivalents donnent lieu, en modulant le point de vue contenu dans le proverbe de départ, à des modalités syntaxiques différentes qui ont une incidence certaine sur le sens. Observons d'autres exemples mis en avant par Carteron dans le même ouvrage :

baoulé : *Boli flɔlɔɔ'ɔ bo sɛ dan niɔn* (C'est le cabri paisible qui casse le grand canari.)
 équiv : Méfiez-vous des eaux dormantes.

L'original baoulé a une formulation emphatique qui fait l'objet d'une monstration source de précision ; son équivalent français, à travers la forme impérative, dénote une mise en garde ; nuance qui n'existe guère explicitement dans l'original.

On peut également voir une interrogation transformée en affirmation par son soi-disant équivalent.

baoulé : *Wan ye ɔ kwla se ke nja suiɔ 'a tan ɔn ?* (Qui ose dire que sire éléphant a pété ?)

équivalent : La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Une négation descriptive en vient à être une assertion positive dans l'équivalent.

baoulé : *Be ti wole'n nangluman sua-a kle.* (Quand la tête est là, le genou ne porte pas de chapeau.)

équivalent : À tout seigneur tout honneur.

Ce genre de nuances délaissées est pléthorique lorsqu'on s'enferme dans la démarche de la recherche de l'équivalent préexistant et il ne faut pas se méprendre en les négligeant, car elles peuvent entraîner l'évanescence d'une contrepartie essentielle du sens. Au-delà de ces nuances, on note aussi la non prise en compte des référents culturels, qui entraîne un déracinement cognitif.

2.2.2. Le déracinement cognitif

Aussi longtemps qu'il nous est donné d'observer la recherche de l'équivalent préétabli, on remarque une mise hors-jeu des référents culturels alors que ceux-ci jouent un rôle capital dans la reconstitution du sens du proverbe. En effet, les proverbes sont des condensés d'histoires beaucoup plus longues ; ce sont des épiphonèmes de contes, de fables ou de récits. Cette idée est relevée par O. Stenström (1999, p. 23) : « un seul mot peut représenter une phrase entière ou toute une fable ou tout un mythe duquel le proverbe dérive ». Par conséquent, la substitution de ces termes pivots dénature le proverbe et, ce faisant, nie toute la force de la lexiculture qui est définie par R. Galisson (1999, p. 50) comme « la culture véhiculée par les mots à charge culturelle partagée ».

En effet, certains mots de l'énoncé proverbial détiennent le sémantisme du proverbe, car ils sont les supports à la mise en place de la métaphore contenue dans celui-ci. Ils prennent à leur compte la motivation diachronique qui a vu la naissance du proverbe. Ils véhiculent les arrière-plans qui sous-tendent et le proverbe et son sens. Ainsi, leur disparition emporte la signification et les arrière-plans de l'énoncé avec elle. Prenons par exemple :

baoulé : *atobuafue wan i lalofue'n wo kunmuɛn sin* (Le menteur prétend que son témoin est par-delà le fleuve Comoé.)

équivalent : A beau mentir qui vient de loin.

Un arrière-plan est véhiculé par le terme *Comoé*. Ce terme représente dans l'imaginaire du peuple baoulé, le danger, l'insurmontable.

En réalité, l'histoire ou la légende raconte que, venant du Ghana sous la conduite de la reine Pokou, parce que pourchassé par l'ennemi, le peuple baoulé doit son destin à la reine qui dut, en dernier ressort, « offrir son unique enfant pour la traversée du fleuve en crue » sur le dos d'hippopotames, dit-on (cf. J.-M. Yao et J.-K. Kouakou, 2016, p.155).

Fort de cela, l'individu qui sollicite un témoin par-delà le fleuve Comoé est *de facto* vu comme un menteur puisqu'on ne peut raisonnablement vérifier son alibi. Un tel cliché, un tel arrière-plan se dissipe lorsqu'en français on donne l'équivalent « *A beau mentir qui vient de loin* », qui dérive d'une autre histoire *sui generis* qui l'a vu naître.

On assiste, pour ainsi dire, à un déracinement cognitif qui nuit au dynamisme de la connaissance et entretient l'altérité. M. Lederer (2006, p. 106) s'offusque en disant que :

Le gommage des aspects culturels sous-estime le dynamisme de toute connaissance ; connaissances et ignorances ne sont pas statiques. Le texte comble en partie l'ignorance du lecteur ; ce que celui-ci ignorait de la culture étrangère, il l'apprend en lisant. À chaque instant, sa connaissance s'élargit par l'apport de la lecture. Le bon traducteur s'interdit de naturaliser la culture de l'original comme il s'interdit de laisser dans l'ombre ce qu'il convient de faire comprendre. [Par conséquent,] le traducteur conserve le référent étranger en le transmettant sous des formes compréhensibles.

Avec la recherche de l'équivalent préexistant, l'opportunité d'élargir la connaissance du lecteur est extrêmement faible pour ne pas dire nulle. L'erreur est encore grossière lorsque plusieurs variantes ou synonymes de la langue de départ sont rendus par un seul proverbe dans la langue cible comme c'est le cas de M. Carteron (2002) :

baoulé : *Nzamle me tu be tu akpasua* (Quand les pintades bleues s'envolent, elles s'envolent par troupes.)

équivalent : L'union fait la force.

baoulé : *Ndrofia me kan bo nun ye be ndewa nun kpi ɔ* (C'est quand les mange-mil se rassemblent que leurs ailes font assez de bruits.)

équivalent : L'union fait la force.

baoulé : *Mbuka mbuka y'ɔ kun janin niɔn* (C'est l'entraide qui tue la biche.)

équivalent : L'union fait la force.

baoulé : *Be fa be sa blu be kplan ninge, be sa kungba kwla tu-man* (Quand on a planté une chose avec dix mains, une seule main ne peut l'arracher.)

équivalent : L'union fait la force.

On voit clairement que quatre proverbes sont rendus par un seul équivalent en langue cible. Or, un examen approfondi permettrait de se rendre compte que ces « synonymes » ne peuvent se substituer les uns aux autres dans tous les contextes. Les arrière-plans liés à chaque proverbe disparaissent dans le seul équivalent français. De plus, on donne l'impression au lecteur que l'on traduit un unique proverbe alors qu'il n'en est rien.

2.2.3. Le non-découpage des catégories sentencieuses

Comme nous l'avons déjà mentionné, J.-C. Anscombre, adepte de la recherche de l'équivalent préétabli, préconise une recherche systématique de l'équivalent catégoriel préexistant. C'est-à-dire qu'à un proverbe, il faut trouver un proverbe équivalent ; à un dicton, un dicton équivalent et ainsi de suite. Cette méthode convient pour les langues dans lesquelles la distinction entre les différents genres parémiques est claire. Or, J.-C. Anscombre (2008, p. 256) dit lui-même que « les cloisons entre les différentes catégories ne sont pas étanches, et qu'il arrive qu'on passe de l'une à l'autre ». Il y a contradiction. Aussi, faut-il le souligner, même si certaines langues comme le français s'efforcent de faire un distinguo entre différentes catégories, il n'en va pas de même pour toutes les langues. La plupart des langues africaines ne possèdent souvent qu'un vocable pour désigner toutes les formes sentencieuses. F. Montreynaud, A. Pierron et F. Suzzoni (1993, p. 399) ne manquent pas de le signaler « le même terme désigne souvent le proverbe, le dicton, l'allégorie, les fables ».

Il y a inadéquation entre l'équivalence catégorielle et la réalité des classes parémiques. S'emmurer dans une telle démarche revient à courir le risque de ne jamais transmettre le proverbe d'une langue à l'autre. Cela entraîne l'intraduisibilité puisqu'il y aura toujours défaut d'équivalent préexistant.

2.2.4. Le manque d'équivalents préexistants

Les proverbes reflètent les conditions de vie et l'histoire collective des sociétés. Chaque proverbe est empreint de la communauté qui l'a vu naître. Il va sans dire que, si une société n'a pas fait l'expérience d'une certaine situation, il sera difficile de trouver dans son univers parémique un proverbe qui fait référence à cette situation. La raison en est simple : pour créer le proverbe en tant que parole de sagesse, il faut avoir vécu plusieurs fois une situation dans laquelle les mêmes données produisent toujours les mêmes résultats ou avoir été maintes fois témoin d'une telle situation. Cela sous-entend que l'on se lassera de chercher un équivalent proverbial dans la langue cible si la situation vécue dans la langue de départ n'a jamais été vécue dans la langue d'arrivée. Car c'est une affaire de vision du monde : si l'on suppose que la vision du monde est universelle, on peut continuer à suivre ces préceptes. Mais dans la mesure où les peuples n'ont pas les mêmes représentations, les mêmes clichés, les mêmes imaginaires, on se rend compte qu'il y a moins d'avantages que d'inconvénients à appliquer cette méthode. En recherchant l'équivalent à tout prix, on tend vers une intraduisibilité certaine.

Conclusion

Ce qui précède est un argumentaire qui se positionne à contre-courant de la démarche visant la recherche de l'équivalent préconçu en traduction parémique. En effet, on a toujours pensé que les proverbes n'étaient pas traduisibles, ce qui a amené des auteurs à envisager la transmission des parémies en termes de recherche de l'équivalent préexistant. Certes, cette démarche a résisté au temps et certains la soutiennent encore à tout crin. Mais il faut admettre que, lorsque les langues de départ et d'arrivée sont linguistiquement et culturellement éloignées, cette méthode présente plus de failles qu'elle n'a d'avantages. Elle ne permet pas toujours d'aboutir à une analyse satisfaisante du sens de départ et le risque du déracinement cognitif, obstacle au dynamisme de la connaissance, est accru. Par ailleurs, le non-découpage clair des catégories sentencieuses contredit la thèse de l'équivalent catégoriel qui suppose que dans chaque langue on ait délimité avec étanchéité les différentes classes de parémie. C'est cela qui conduit par la suite à l'intraduisibilité. Il serait donc temps de se défaire d'un amour sacré de cette démarche qui se révèle être un colosse aux pieds d'argile. Il serait intéressant d'envisager une méthode inclusive qui prend en compte la traduction littérale du proverbe source qu'on adapte aux formes proverbiales canoniques de la langue cible.

Yaoyaomarc@gmail.com

Yao Jean-Marc Yao est doctorant en Sciences du langage à l'Université Félix-Houphouët-Boigny de Cocody à Abidjan, en Côte d'Ivoire. Après un mémoire de Master sur La pragmatique des proverbes baoulé, il prépare une thèse de doctorat sur la traduction de ces derniers.

Bibliographie

- ANSCOMBRE Jean-Claude, 2008, « Les formes sentencieuses : peut-on traduire la sagesse populaire ? », in *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 53, n° 2, p. 253-268.
- BEN-ACHOUR Riadh, 2015, « De l'effet de l'ellipse dans les expressions proverbiales : valeur argumentative et équivalence traductive (l'exemple des proverbes tunisiens) », in *Studii de gramatică contrastivă*, n° 24, p. 39-61.
- BURBÉA Georgiana, 2005, « Proverbes français et roumains : quelques équivalences », in *Diacronia.ro*, p. 214-227.
- CARTERON Michel, 2002, *Les proverbes baoulé pour entrer dans la Côte d'Ivoire profonde*, Mission catholique, Bouaké, Côte d'Ivoire, p. 84.
- CONENNA Mirella, 2000, « Problèmes de parémiologie contrastive (français-italien) », in Maria Luz Casal Silva *et al.* (Eds), *La Lingüística Francesa en España camino del siglo XXI*, p. 295-305.
- PRIVAT Maryse, 1998, « À propos de la traduction des proverbes », in *Revista de Filología Románica*, n° 15, p. 281-289.
- RADULESCU Anda, 2013, « Pourquoi est-il si difficile de traduire les proverbes ? (application sur les parémies roumaines formées avec le mot drac [diable] », in *Paremia*, n° 22, p. 53-68.
- RAPATEL Philippe, 2010, « Un proverbe traduit est à moitié acquis », in *Traductologie, proverbes et figement*, p. 1-11.
- STENSTRÖM Oscar, 1999, *Proverbes des Bakongo*, Presses de l'Université Protestante de Kimpese, République démocratique du Congo, p. 286.
- VINAY Jean-Paul et DARBELNET Jean, 1958, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris, p. 331.
- WOZNIAK Audrey, 2010, « Peut-on traduire un proverbe ? », in *ELA : Étude de linguistique appliquée*, n° 157, p. 35-48
- YAO Yao Jean-Marc et KOUAKOU Koffi Joel, 2016, « Analyse cognitive des proverbes baoulé », in *Paremia*, n° 25, p. 149-160.
- YAO Yao Jean-Marc, 2016, « Traduire les parémies baoulé en français : négocier pour dire presque la même chose », in *Annales de l'Université de Craiova*, Langues et Littératures romanes, An XX, n° 1, p. 184-199.
- ZOUOGBO Jean-Philippe, 2008, « Traduire les proverbes : à la recherche de concordances parémiologiques en bété pour la constitution d'un corpus trilingue allemand/français/bété », in *Meta : journal des traducteurs/ Meta: translators journal*, vol. 53, n° 2, p. 310-323.